

CHRONIQUE

Le Conseil Législatif a rejeté le *bill* de la Loterie du digne curé Labelle, nous le regrettons. Si ce projet de loi avait été adopté, l'in-fatigable pionnier de la colonisation du Nord aurait pu se procurer les ressources qui lui font défaut pour mener à bien son entreprise éminemment nationale. Il ne se serait pas trouvé un pauvre de plus dans la Province; au contraire, le pays aurait compté quelques heureux de plus, les gagnants et aussi, point essentiel, de nouveaux colons attirés vers ces débouchés.

Nous ne pouvons que nous incliner devant un vote venant de si haut et de si loin, mais il nous sera peut-être permis de dire que les adversaires de ce projet de loi sont des gens plus convaincus que bien pensants. Aller pousser des cris de paon et répéter à qui veut l'entendre que la morale publique est en danger parcequ'un prêtre, un homme de cœur et de tête, vous demande la permission d'établir une Loterie et vous offre de rendre au centuple sous formes de terres défrichées et de bras forts l'argent que vous lui aurez ainsi prêté, c'est faire preuve d'un cœur léger.

Sur ma foi, messieurs les puritains, vous ouvrez des yeux bien grands et vous criez bien fort! Vraisemblablement parce que la chose se serait passée au grand jour! Mais vos clubs? Ne croyez-vous pas qu'il se perdra en ces lieux de réunion, durant le cours de cette année, plus d'argent qu'à la Loterie? Et vos spéculations de bourse, vos jeux effrénés à la hausse ou à la baisse, est-ce de la morale en action? Décidément on peut rire, et si vous ne mourez pas d'une attaque de morale rentrée, vous n'aurez vraiment pas de chance.

Ils vont bien les *dynamitards*! Non contents d'exploiter l'Irlande, voilà qu'ils viennent jusqu'en notre pays essayer leurs petites machines perfectionnées, histoire de nous donner la chair de poule, coquins!

L'alerte a été vive à Toronto. Pensez donc, deux cartouches de dynamite avec fusées et tout ce qu'il faut pour faire un pouf ont été trouvées dans les couloirs du Parlement provincial. On reste confondu devant des audaces aussi criminelles. Passe encore qu'on essaye de faire sauter un *landlord* irlandais, mais venir s'attaquer aux députés d'Ontario, cela dépasse toutes les bornes. Nous espérons que le digne citoyen qui a découvert les deux cartouches pourra mettre la main aussi facilement sur les coupables.

Tout n'est pas rose en Ecosse par le temps qui court. La pauvreté y règne autant que la reine Victoria. Une commission s'est réunie et a préparé un long rapport dont voici les conclusions: "En résumé, nous disons que la terrible misère qui pèse sur l'Ecosse est due à ce que les ouvriers et les fermiers ne possèdent absolument rien, ils sont entièrement à la merci des grands capitalistes et des propriétaires de terres et les maigres salaires qu'ils reçoivent en échange de leurs labours, ne leur permettant pas l'épargne, les empêche d'acquiescer. Nous affirmons que la condition dans laquelle se trouvent ces deux classes est un obstacle à la civilisation, une honte pour la morale et un danger pour l'ordre public.

Le *Pall Mall Gazette*, un journal qui depuis quelque temps se fait remarquer par les inepties qu'il débite, ce qui fait qu'il est beaucoup lu en Angleterre, prétend que ce rapport est

séditieux et qu'il faut ouvrir l'œil. Est-ce que, après l'Irlande viendrait le tour de l'Ecosse? Décidément John Bull va faire concurrence à Clapperton, il aura du fil à retordre.

Je parlais tout à l'heure des clubs et du jeu; je reviens au jeu, cette passion funeste qui fait couler tant de larmes et tant de sang! A Monte Carlo, l'antichambre de l'enfer, deux joueurs se sont suicidés, le mois dernier. L'un des deux était une femme, une mère! Sa fortune perdue, 250,000 francs, la malheureuse s'était enfermée dans sa chambre d'hôtel. Là, assise sur son lit et revêtue de ses plus beaux atours, elle s'était ouverte les veines du bras. La mort avait renversé l'infortunée sur la petite fille qui dormait dans le même lit et l'enfant était morte étouffée sous le corps de sa mère. Quel terrible exemple!

Le bilan de Monte Carlo pour l'année dernière donne comme résultat: cinquante suicides et douze millions de perte. Voilà la facture acquittée que peuvent montrer les propriétaires de cette entreprise hontense. Quand donc les puissances européennes interviendront-elles?

—Quoi, qu'est-ce?

—Ce n'est rien, c'est une femme qui se meurt, c'est une femme qui est morte!

—Comment ce n'est rien?

—Oh! simple manière de parler: une femme de moins, c'est quelque chose.

Plaisanterie à part, il vient de mourir à New-York, une jeune femme de vingt-deux ans, madame Ivy-Grace Hughes qui a fait, l'été dernier, les délices du high life de notre ville.

Un beau matin, venant de je ne sais où, elle arriva au Windsor flanquée d'une trentaine de malle. Sa beauté extraordinaire, ses bonnes manières, lui ouvrirent à deux battants les portes de notre société. Ce ne furent que triomphes sur triomphes. Les magnifiques appartements qu'elle occupait à l'hôtel étaient toujours ornés des fleurs les plus rares et les plus exquis, cadeaux de ses admirateurs. Aux deux bals donnés par les citoyens de notre ville, aux officiers de la corvette américaine *Vandalia* et du navire de guerre anglais *Canada*, madame Hughes éclipsa toutes les autres belles dames. Le prince George de Galles, imitant en cela l'exemple des autres officiers de son bord d'ignominie même rendre visite à cette *fascinating* jeune femme.

Enfin, elle partit au beau milieu de son triomphe. A New-York, où nous la retrouvons, la Langtry venait de passer; le public commençait à se lasser des *professional beauties*. Elle ne réussit pas. Il lui restait le théâtre qui avait fait la fortune de bien d'autres moins belles. Elle n'eut aucun succès. Il fallait vivre, elle se fit modèle d'atelier. Alors, la dégringolade commença; la pauvre femme vient de mourir à l'hôpital.

Des amis de Montréal ont envoyé des couronnes de fleurs pour couvrir ce jeune cercueil. Touchante marque de souvenir! j'ignore s'il y avait des camélias parmi l'envoi.

Voilà que les hommes se remettent à courir, bien des lectrices vont dire que la chose n'est pas nouvelle. Oui et non. Je m'explique: je veux parler de ces coureurs de profession qui gagnent leur vie à s'exhiber devant le public dans des *walking matches*. Il ne me viendrait jamais à l'idée de comparer Weston ou Fitzgerald au duc de Morny.

Fitzgerald, le canadien-irlandais, a été vainqueur tant mieux pour le Canada et l'Irlande

et tant pis pour les concurrents battus. Mais je vous demande un peu, par ces temps de vélocipèdes, et de locomotives, s'il est bien intéressant de savoir qu'un homme s'est mis dans la tête de parcourir 500 miles en un certain nombre d'heures? Cette concurrence au cheval de course a-t-elle pour but l'amélioration de notre race.

A quoi sert de courir, il faut partir à temps a dit Lafontaine et il avait bien raison, il prévoyait ces sortes de courses.

Pour moi, je reste froid devant ces démonstrations qui visent à la recette. Si ces gens veulent faire de l'argent qu'ils restent chez eux. Ils pourraient facilement renverser l'ordre des choses et faire des *at home matches*. Le gagnant serait celui qui aurait passé le plus d'heures à la maison.

Quelle compensation pour les femmes!

FERNAND.

L'ETRANGERE

Un médecin de campagne était un jour au milieu d'une joyeuse réunion de jeunes femmes, on entoura le bon médecin et on le pria de raconter quelque drame pathétique, quelque amour de jeunesse, enfin quelque récit. Depuis quelque temps le vieillard était silencieux et regardait avec tristesse une petite maison blanche qui, sur le revers de la montagne, s'élevait au milieu des bois comme une marguerite au milieu de l'herbe.

—L'histoire de la maison blanche! L'histoire de la maison blanche! hasarda une jeune femme, vous nous la devez depuis longtemps.

—Oui! Oui! murmura-t-on de toutes parts, le récit! le récit! et, si l'intérêt nous manque, nous aurons pour nous égayer l'éloquence de l'orateur.

—Il n'y a pas d'histoire, dit le docteur, ce qui s'est passé est triste et vous êtes venues ici pour vous amuser. Le vieillard parut un peu ému. Vous ne l'abattrez pas? dit-il en montrant de sa main maigre et tremblante la demeure qu'on voyait à l'horizon.

—Je vous le promets, dit la propriétaire de l'humble maisonnette.

"C'était, dit le docteur, il y a bien longtemps, c'était quand j'étais jeune, je venais de passer mes examens, j'étais reçu médecin, et bien persuadé que grâce à moi, les hommes allaient cesser de mourir, je revins dans mon village déployer mes grands talents. Mon village n'est pas loin d'ici. De la petite fenêtre de ma chambre, je voyais cette maison blanche du côté opposé à celui que nous regardons en ce moment. Elle était vide depuis longtemps, mais un matin à mon réveil je fus tout étonné de voir un peintre peignant en vert les volets des fenêtres, une servante nettoyant les carreaux et un jardinier bêchant le jardin. Je vis de jour en jour la maison changer d'aspect. Personne ne savait qui était venu habiter cette maison depuis longtemps abandonnée. Moi, je m'agitai un peu. N'importe, me disais-je, ce sont des hommes, donc ils ne seront pas longtemps sans souffrir et l'on m'enverra chercher. J'attendis patiemment.

"En effet, un matin on vint me dire que M. William Cowan me priait de me rendre chez lui. Lorsque j'entrai dans le salon de cette mystérieuse maison, je fus réjoui du spectacle qui frappa mes regards: tout était à la fois simple et élégant. Le plus bel ornement de cette pièce était des fleurs. Le jour était adouci par les rideaux des fenêtres, l'air était rempli de la bonne odeur des fleurs, et blottie sur un sofa